

1914-1918, guerre de propagande

Le Musée Würth, près de Strasbourg, a rassemblé une sélection remarquable de gravures, de photographies et d'affiches

EXPOSITION

ERSTEIN (BAS-RHIN) - *envoyé spécial*

C'est l'une des nombreuses nouveautés désastreuses que la première guerre mondiale a suscitées : la propagande, massive comme les bombardements, industrielle comme la production d'armes et l'anéantissement des hommes. Le fait est connu et quelques images sont restées dans les mémoires et les livres, à commencer par le « *I want you for U.S. Army* » de James Montgomery Flagg de 1917, avec son doigt tendu. Si l'exposition « Guerre d'images, images de guerre » est si instructive, ce n'est donc pas par la nouveauté de son sujet, mais parce qu'elle le traite avec une abondance remarquable de documents divers.

Elle se divise en deux parties, rez-de-chaussée et étage du bâtiment que le groupe industriel Würth a construit à Erstein, au sud de Strasbourg – c'est en effet l'une des volontés de son fondateur, Reinhold Würth, que ses usines soient accompagnées de lieux culturels. La moitié de l'exposition a circulé aux États-Unis, à l'initiative du Getty Research Institute. C'est par elle que le parcours commence. Comme plusieurs autres que l'on a pu voir à Berlin, Londres ou Paris pour le centenaire du conflit, elle rapproche trois types de représentations. La plus attendue est l'artistique, ici centrée sur la gravure. Max Beckmann, Otto Dix, Frans Masereel et Félix Vallotton en sont les figures majeures, que leurs œuvres soient contemporaines du conflit ou postérieures, qu'elles soient le fait d'artistes ayant combattu (Dix, Léger) ou qui n'ont vu le front que par photographie et cinéma interposés.

Il n'aurait pas été inutile que cette distinction soit plus expli-

cite. Les dates importent aussi : si, en 1914, dans les premiers mois de la guerre, Kasimir Malevitch exécute des estampes de propagande patriotique dans le style de l'imagerie populaire, que Vladimir Maïakovski légende en vers, il est probable qu'en 1916-1917, ni l'un ni l'autre n'aurait accepté l'exercice. Quand, en 1917 précisément, Ernst-Ludwig Kirchner aquarelle des visions d'apocalypse, son état dépressif et son addiction à la morphine sont tels qu'il est interné dans une clinique psychiatrique au bord du lac de Constance, loin des tranchées – dans lesquelles il n'est jamais descendu.

Symboliques animales

Ces œuvres sont confrontées à la représentation de la guerre que les journaux diffusent grâce à la photographie, car c'est une autre des nouveautés que l'usage de plus en plus systématique d'images – souvent prises par les soldats eux-mêmes – pour montrer le front à « l'arrière ». Des hebdomadaires, tels que *L'illustration* et *Le Miroir* en France, se spécialisent dans cette industrie rentable, dont la propagande n'est évidemment pas absente : fantassins ennemis fauchés par une mitrailleuse française, avions et zeppelins abattus avec les cadavres carbonisés des pilotes au premier plan... Il en est de même en Grande-Bretagne ou dans l'Empire allemand, surenchères patriotiques qui dénoncent le « Hun » – entendre le « boche » – d'un côté du front et, de l'autre, le « sauvage » et le « cannibale », c'est-à-dire les régiments venus des empires coloniaux britanniques et français. L'évolution est identique à celle des artistes : le temps de l'ironie et de la dérision est bref. Le voyeurisme le plus macabre et l'insulte la plus haineuse deviennent obligatoires.

Sur ce point, la seconde partie de l'exposition est particulièrement utile. Elle présente les fonds accumulés à Strasbourg, ville alors allemande, durant le conflit : des dizaines d'affiches, cartes postales et revues. Celles-ci rappellent sans cesse à l'opinion publique qu'il est juste et bon que des centaines de milliers d'hommes soient massacrés en Argonne, dans les Flandres ou sur le front russe pour la défense du Reich, la gloire de l'empereur, la grandeur de l'âme germanique. Il faut déguiser tout malheureux déshérité par un obus en guerrier dans le genre de Siegfried et travestir l'ennemi en monstre ou en pleutre.

Ces imageries consternantes sont classées par thèmes. On y découvre combien les symboliques animales demeurent actives à l'âge des révolutions industrielles : ours, aigles, loups ou coqs. L'ennemi mortel du Reich change de nationalité au fil des années : français et alcoolique à l'été 1914, il est britannique et assoiffé de sang deux ans plus tard. Quant au Russe, barbare pouilleux, il fuit devant le héros allemand, bon père de famille, brave et pieux. Ainsi se sédimente une couche très épaisse de lieux communs, de préjugés, de ressentiments et d'absurdités ultranationalistes. Elle écrase tout. Elle est demeurée aussi lourde après la fin de la guerre, avec les conséquences que l'on sait : le nazisme et la seconde guerre mondiale. ■

PHILIPPE DAGEN

Guerre d'images, images de guerre, Musée Würth, Erstein (Bas-Rhin). Du mardi au samedi de 10 heures à 17 heures, dimanche de 10 heures à 18 heures. De 4 € à 6 €. Jusqu'au 8 janvier. Musee-wurth.fr